

La course du soleil

(1^{er} chapitre)

Christophe Rohou

**La course du
soleil**

Roman

A Ghislaine,
Alexandra et Aedan.

Vingt-quatre

« Rappelle-toi Barbara
Il pleuvait sans cesse sur Brest ce jour-là
Et tu marchais souriante
Epanouie ravie ruisselante
Sous la pluie »

Extrait de « Rappelle-toi Barbara »,
Jacques Prévert, « Paroles »

J'ai toujours aimé la nuit. Cette noirceur profonde qui m'enveloppe comme pour tout permettre, tout y dessiner, tout y voir, et y entendre ce que couvrent les vibrations du jour. La nuit, c'est l'infini, le possible. C'est une pause imposée. C'est un voile posé sur le jour achevé, comme pour le panser et penser le lendemain. Par une autre mise en lumière, la nuit transforme les apparences et interroge les certitudes, dans un gommage subtil de l'accessoire pour entrevoir l'essentiel. Quiconque ne veut pas voir les misères du jour n'aime pas la nuit.

Nous sommes de plus en plus plongés dans *l'hyper-modernité* qui nous invite sans relâche à mettre tous nos sens en éveil. Jusqu'à les user, et nous maltraiter nous-mêmes dans un bain quotidien fait de flux en tous genres : ondes magnétiques, champs électriques, chocs émotionnels, frustrations, perturbations, parasitages, foules immuables, informations en continu, contre-indications, injonctions paradoxales, interdictions, violences, ruptures... *L'hyper-modernité*, c'est l'orchestration de la fatigue ininterrompue, jusqu'à effacer la nuit. Trop de bruit, trop de couleurs, trop de monde, trop de flux.

L'hyper-modernité, c'est l'effacement des stases, la mort des silences. C'est l'oubli de leur importance.

« J'aime surtout tout c'qui vous fait peur, la douleur et la nuit » écrivait Renaud dans une veille chanson. Je crois que je me suis construit dès l'enfance sur une opposition similaire. J'aimais la nuit, les gens affirment bien souvent leur affection particulière pour le jour, ses lumières et ses couleurs ; j'aimais la complexité des pluies généralement réduites à des trouble-fête. Ça m'a questionné. J'ai perçu en moi, puis lentement affiné, une sensibilité particulière, un œil et une oreille différents. Je ne positionnais jamais les curseurs à l'endroit où les autres le faisaient ; je décelais des nuances là où la masse ne perçoit

généralement pas le moindre contraste ou refuse d'en considérer l'intérêt.

Il m'a donc fallu apprendre à expliquer, ou me taire. Ainsi, m'exprimer a souvent surtout consisté à choisir mes silences. Quand dire, et quand ne pas dire. Ne pas parler pour mieux accoucher. Ce fut très tôt une question de rythme, de musicalité, comme si mon empreinte dans ce monde s'écrivait comme des notes sur une portée, cernées de pauses, de demi-pauses et de soupirs. Souvent des soupirs.

Etudiant, j'aimais marcher le soir dans Brest, lorsque la bruine s'unissait au ciel de nuit pour chasser les passants mécontents. Se dessinait un voile épais de fines et légères gouttelettes, une illumination mouvante que les lumières nocturnes de la ville coloraient doucement. J'étais souvent seul, ne croisant que rarement des piétons pressés, surpris par les ondées, ou un autre amoureux des nuits brestoises pluvieuses. Promeneur solitaire, je ne me hâtais pas. Je laissais l'eau pénétrer ma peau, je respirais la fraîcheur de l'air, j'écoutais le vent caresser la bruine. La nuit brestoise m'enivrait et épongeait mes troubles. J'accueillais le silence comme un réconfort, et j'appréciais narguer la ville que je n'aimais pas, au moment où ses bruits et ses violences s'étaient éteints pour quelques heures.

C'est seulement ainsi que j'aimais Brest et son béton gris : de nuit, seul, sous la pluie.

Lorsque j'entre dans le bureau de Nellie Raffine ce mardi 3 octobre 2009, un sentiment nouveau me traverse. Je suis surpris par une humble fierté que mon corps traduit en d'étranges frissons très doux sur ma peau, comme des caresses de bonheur. Je souris et salue la directrice adjointe du service des ressources humaines, attendant d'elle qu'elle me guide durant mes premiers instants à l'université.

— Asseyez-vous, me lance-t-elle rapidement, alors qu'elle semble se perdre dans des dossiers parmi lesquels elle cherche vainement celui qui justifie notre rencontre.

Faisant les cent pas, multipliant les allers-retours infertiles entre son bureau et les tables agencées contre le mur, elle donne l'impression de se forcer à paraître débordée par des tâches trop nombreuses. Elle se met en scène, volant d'un meuble à l'autre dans une danse maladroite et précipitée, comme pour valoriser sa présence en occupant l'espace et le temps, sans jamais me concéder le moindre regard. Elle est à coup sûr ambitieuse et chacun de ses gestes trahit son désir de le montrer, d'aller vite, de s'activer, pour mériter ses futurs grades et postes.

A portée de main, bien en vue, un paquet de cigarettes attend déjà la danseuse pour colorer sa prochaine pause. Des piles de dossiers disparates, tout autour d'elle comme pour gagner la moindre seconde, s'élèvent comme des murailles. Leur disposition est indéniablement très personnelle et elle ne trompe pas son monde en ne trouvant pas le contrat de travail dans ce désordre soigneusement organisé.

Dans son dos, une énorme fenêtre laisse entrer le soleil d'automne. Bas dans le ciel en ce milieu de matinée, il chauffe pourtant agréablement l'air du petit bureau comme il l'aurait probablement fait en une belle journée de printemps. De l'autre côté de l'avenue se dressent quelques tours, et le grand centre commercial de la ville dessine l'horizon. À cette hauteur, j'ai l'impression de maîtriser mon histoire ; dans cette lumière, ma seule présence s'adresse au monde : je suis là et j'y ai ma place.

— Bien, souffle-t-elle après s'être enfin assise, en s'efforçant d'utiliser peu de mots comme s'ils pouvaient déchirer ses lèvres. Voici votre contrat. Signez ici.

La responsable automate termine son intervention d'un doigt vigoureux sur le bas de la page pendant que son regard et son attention filent déjà ailleurs : se désintéressant de la griffe, elle saisit un autre dossier.

Prisonnière de son rôle, elle paraît considérer que le moindre instant est une étape cruciale dans une course dont le prix est l'ascension professionnelle, et que le consacrer aux autres est un investissement en pure perte. Elle affiche une attitude empressée qui doit dire d'elle « je n'ai pas le temps, je travaille, voyez comme je travaille ».

— Cela ne vous dérange pas que je prenne un moment pour le lire avant de signer ? Peut-être puis-je l'emporter et vous le ramener plus tard, lorsque ce sera fait ?

Les traits du cygne noir se figent alors. Elle ne s'y attendait pas. Ce n'est pas dans sa procédure. Ses yeux paniquent, ses paupières s'affolent. Elle cherche sa réponse. Si elle désire ne pas être impolie, elle n'y parvient pas. Aucune répartie ne paraît lui convenir, jusqu'à ce que son visage sorte de sa torpeur :

— Hé bien... généralement, on signe tout de suite, c'est la règle.

Puis, comme soudainement libérée d'un poids, et retrouvant ses marques de directrice adjointe :

— Mais qu'est-ce que vous croyez ? C'est un contrat classique, rien d'extraordinaire, dit-elle d'un ton dédaigneux, comme s'adressant à un enfant capricieux.

— J'entends bien, mais je n'ai pas pour habitude de signer sans savoir ce que je signe,

lui fais-je en tentant de garder le sourire.

— Bon, ben... prenez-le, mais faites vite, s'agace-t-elle.

D'un trait, reprenant sa danse, elle vole alors vers la porte sous mes yeux circonspects de « nouvel arrivant ».

— Bienvenue chez nous, je vous souhaite une bonne journée.

Je me lève à mon tour, franchement étonné de l'empressement de la personne pourtant chargée de m'expliquer le fonctionnement de l'Établissement. En un instant, par l'effet de la brutalité de ce premier contact avec l'Administration, la chaleur, qui entrait dans le bureau et caressait agréablement ma peau, la pénètre maintenant, se fondant en une bouffée d'air chaud qui me met mal à l'aise.

Fraîchement arrivé du milieu associatif, je ne connais la Fonction publique que dans les grandes lignes et ignore les subtilités administratives, les règlements intérieurs, les droits et devoirs des fonctionnaires, et les règles internes. Je suis employé en tant que contractuel et mon chef m'a précisé que ma première journée commencerait par cette initiation ; que Mme Raffine m'expliquerait tout lors de notre entretien censé durer deux heures.

J'espérais un accueil ouvert et chaleureux, je sors étouffé. Avant d'entrer dans le bureau qui se referme maintenant sur mon attente, je n'ai reçu aucun document, aucune explication, aucun code d'accès au système informatique ; pas de téléphone, pas d'email, pas d'annuaire, pas de procédures, pas de badge, pas de clés. Rien.

Après avoir expliqué mon étonnement à la dame, tendue comme si une guêpe, profitant de son manque de vigilance, s'apprêtait à la piquer, je reçois une réponse d'une lassitude laconique :

— Mais non, c'est à votre chef de service de faire ça !

Je m'engouffre alors vers la sortie, encouragé par ce cerbère aigri, me libérant avec soulagement de son antre devenu asphyxiant et de sa compagnie désagréable. Et je foule à nouveau le quatrième étage aux portes closes comme si elles renfermaient des secrets invouables. Dans ce long couloir calfeutré qui exhibe ses murs salis et son sol vert hôpital, je respire un air dense à l'odeur du linoléum. Un choc persistant ne me lâche pas durant ma traversée, tant je suis passé si vite du soleil au travers les vitres à l'ombre des cloisons étroites, de la chaleur du bureau à l'austérité de la coulisse, de la joie d'intégrer l'université à cet accueil glacé. Je ne croise personne et je prends l'ascenseur, direction le

rez-de-chaussée où je loge. Je descends les étages pour rejoindre mon bureau, au bout d'une aile plongée dans l'ombre la moitié de la journée.

Le bâtiment s'appelle Ile-de-France. Un nom assez peu original pour cette université de banlieue parisienne, pour lequel personne ne semble avoir eu d'idée moins creuse. Mais à y regarder de plus près, il fait figure à lui tout seul de syndrome psychotique : bâtie dans la ville d'Essy, l'institution garde de ses débuts des marques de violence. Aucune des anciennes universités parisiennes ne paraît alors sur sa longévité, et les premiers membres du personnel s'étaient battus pour obtenir une reconnaissance. À bientôt vingt ans, la jeune fille se dresse aux marges de l'îlot parisien, fragile et maladroite, démunie de l'expérience et de l'aura de ses aînées. Isolée malgré les trains express régionaux qui sifflent à ses pieds plusieurs fois par heure, semblant briser une brume grise et le béton impersonnel, l'université peine à proposer un accueil cohérent et moderne à ses étudiants.

Ainsi, le bâtiment Ile-de-France s'impose comme un appel à rivaliser avec la grande cité multimillénaire. Là-bas, quelques institutions d'enseignement supérieur peuvent se vanter d'un passé glorieux, dont témoignent parfois allègrement les murs de pierre taillée, la statuaire majestueuse ou les amphithéâtres

d'époque. En revanche, l'austérité du challenger nourrit la ville en complétant la collection de dégradé de gris par son enceinte de béton rectiligne. Si terne, elle pourrait servir de décor à un film se déroulant dans une ville de l'Europe de l'Est durant la période soviétique.

Ainsi, la lumière de ce matin-là, au quatrième étage dans l'ancre du cerbère, révèle plus l'affront aux dieux d'une usine s'élevant d'un sol pauvre vers un ciel bas et morne, pour percer ce dernier là où le soleil peut l'atteindre et l'éclairer un peu, qu'un environnement propice à s'y sentir bien.

Dans tout ce gris, seul un édifice, plus récent, respire la chaleur et la clarté. Caché derrière la casemate honteuse, il affiche de larges vitres, de grands escaliers, de vastes espaces, des bureaux luxueux, des fontaines et un spacieux amphithéâtre au design moderne. Enfermé au milieu de vieux bâtiments tendus et frigidés, il abrite quelques laboratoires et départements.

Autour, des blocs tristes et droits, aux bétons vieillis, aux peintures écaillées et aux couloirs tagués par plusieurs cohortes d'étudiants peu reconnaissants, complètent le tableau.

Traversé par cette sensation de gêne, je me convaincs alors qu'il est naturel et

acceptable d'être un peu contraint dans un tel lieu : une université armée de mille employés ne se gère pas comme une association pensée par des bénévoles et une poignée de salariés, le seul cadre professionnel que j'ai connu. Je dois m'adapter et considérer avec philosophie un appareil plus exigeant. Ainsi, j'accueille avec confiance les principes modernes : le mérite par le travail, la persévérance, et ce qui pourrait se formuler par un certain pragmatisme libéral.

Le temps fera son œuvre, je ferai mon travail.

Mon chef s'appelle Francis. Il a voulu mon recrutement en dehors de tout cadre hiérarchique classique. Ainsi, je n'appartiens à aucun service, et parce que les choses sont ce qu'elles sont, je ne suis pas logé dans les étages supérieurs. Pas de service, pas de bureau, pas de lumière.

Francis est enseignant-chercheur, vice-président chargé des Technologies de l'Information et de la Communication pour l'Enseignement (pompeusement dotées de l'acronyme TICE). S'agaçant de l'absence de compétences en pédagogie dans les services administratifs, il s'est battu pour obtenir le recrutement d'un ingénieur pédagogique. Francis n'a rien lâché jusqu'à ce que la

compétence attendue soit embauchée dans le contexte qu'il souhaitait : en dehors du cadre habituel. Il pense convaincre en trouvant la perle rare afin qu'un service lui soit ensuite confié. Tel que Francis le raconte, je vais être un rayon de soleil, perçant lui-même pour la première fois une brume qui ne demande qu'à se dissiper. Il attend de moi que je structure l'apport d'une culture pédagogique dans cette université et auprès des enseignants. La mission première consiste à apporter une meilleure compréhension de l'acte d'enseigner, la diffuser auprès des services, et d'encadrer dans un esprit plus pédagogique et moins techniciste le déploiement de ressources informatiques dédiées à ce que l'Institution croit bon d'appeler « l'apprentissage numérique ».

Plongé dans l'ombre du rez-de-chaussée, un sentiment me vient. Une impression mêlée de solennité et de malaise de laquelle émerge une confusion : sont-ce là des signes à considérer ? Ce jeu de lumières dit-il quelque chose de moi-même et du chemin que je vais devoir emprunter, ou ce moment si troublant annonce-t-il que rien ne sera possible ?

Je refuse toutefois de considérer l'étrangeté de la matinée comme un présage. Une personne peu accueillante, rencontrée une fois, ne peut pas être représentative de toute une université. Et même si mon intuition me

pousse à la méfiance, je me dis que j'ai été habitué à un confort exceptionnel dans mon ancien emploi et que, dès lors, me frotter à un nouvel environnement peut paraître inconmode. Quoi de plus normal ?

J'ai en effet connu dix années durant lesquelles je me suis forgé un savoir-faire dans un milieu d'une grande souplesse : un centre social associatif, plutôt « familial », où les gens étaient proches les uns des autres, assez respectueux de la place de chacun dans un théâtre commun, ouvert et amical. Non pas que les difficultés n'existaient pas, mais les choses s'équilibraient par la force du collectif, le temps accordé à la réflexion, et la place donnée à la parole et la raison.

C'est armé d'une maîtrise de géographie, qui me seyait mal, que j'avais trouvé ce poste. J'avais laissé mes études pour une objection de conscience qui allait durer vingt mois. J'espérais que ce laps de temps m'indiquerait clairement le chemin à suivre. Même si mes études n'avaient pas été d'un total ennui et d'un désintérêt complet, je ne savais qu'en faire. Beaucoup de choses se bousculaient en moi et mon instinct ne me poussait pas vers les emplois liés à ma formation. Passer des journées à m'ennuyer dans un travail sans âme ne me convenait pas, quel qu'en fût le salaire ; ne pas y trouver de sens non plus. Je ne me voyais tout simplement pas me vouer

corps et âme à un projet qui n'était pas le mien et que je ne pouvais embrasser pleinement.

De plus, je ne considérais pas mes diplômes comme ayant une réelle valeur. J'avais vu comment ils récompensaient sans véritable mérite : de la purge idiote de la première année de Faculté aux avantages concédés dans les notes en fin de cursus, en passant par la blague des jurys de fin d'année. Certes, j'avais conscience que l'université m'avait apporté des savoirs et une méthode de pensée précieuse, mais le diplôme en lui-même ne me semblait être qu'une distinction peu valorisante.

Une autre chose me perturbait, qui se cachait quelque part entre la notion d'emploi et le concept du travail. Sans y avoir réellement réfléchi et sans avoir lu sur ces sujets, j'avais pourtant le sentiment trouble d'une imposture : une idée vague quant au fait que la vie était autre chose qu'une succession de moments ajustés autour du travail, jusqu'à ce que la société vous jette, n'attendant plus rien de vous ; une intuition que l'emploi n'était ni l'alpha ni l'oméga de toute chose, et que la compétition qui se généralisait autour du graal à décrocher se substituait tendanciellement et malheureusement à une véritable pensée de l'existence.

Alors, puisque le Drapeau m'appelait et que je n'en voyais pas non plus le sens,

puisque je refusais de porter les armes et perdre mon temps au milieu de militaires, je me déclarais « objo ». Une municipalité de la région brestoise m'accueillit afin de travailler sur la question « des jeunes » et je me fis d'autres armes, plus importantes, dans la compréhension douloureuse, mais sans grave conséquence pour moi, de la politique à l'échelle locale. Le maire de la localité, ayant concocté sa démarche de reconquête de la jeunesse un peu vite et un peu seul, se trouva mis en difficulté sur cette question et lâcha l'affaire. Passager malheureux dans ce naufrage, par ma simple présence, je gênais bien rapidement le magistrat qui me confia au directeur du centre social de la commune pour le reste de mon temps de mission : ce dernier avait besoin d'animateurs et avait entrevu qu'en cet objecteur pourrait bien dormir un futur cadre de son association.

Je commençais par former en informatique un public adulte, et aidais l'association à s'informatiser. Je fus vite embauché, à une époque où internet pointait tout juste son nez dans les foyers. Au bout de presque dix ans, j'étais un employé multicarte : je donnais des cours ; j'animais des activités de loisirs ; je coécrivais les projets annuels ; je gérais la maintenance informatique et prenais en charge l'ensemble de la communication et de l'identité visuelle de la structure.

Mais je ne voulais pas tourner en rond. Avant de m'ennuyer dans une association devenue trop petite, je me remis aux études pour me former à l'ingénierie pédagogique. J'obtins un Master II qui m'amena un matin d'avril au bout d'un couloir du bâtiment Ile-de-France de l'université d'Essy pour un entretien d'embauche en tant que premier et seul ingénieur pédagogique de l'établissement.

« La course du soleil »
est disponible
au format broché ou epub
chez l'éditeur Les éditions du net

https://www.leseditionsdunet.com/product.php?id_product=6864

